

Mal de religion Dialogue entre Maciej Niemiec et Michel Deguy

Volume 52, Number 2 (290), February 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63825ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(2011). Mal de religion : dialogue entre Maciej Niemiec et Michel Deguy.
Liberté, 52(2), 75–90.

MAL DE RELIGION

Dialogue entre
Maciej Niemieć et
Michel Deguy

La religion repensée

Le dialogue que voici implique deux interlocuteurs qui sont poètes. Le poète polonais Maciej Niemieć vit depuis longtemps à Paris, et ses œuvres ont souvent été traduites en français. Auteur de nombreux livres, il est aussi un avide lecteur d'œuvres philosophiques et d'essais consacrés à la religion. Il a engagé un dialogue avec Michel Deguy quand il a appris que son ami était « un homme de peu de foi ». Dans son livre qui porte le même nom, *Un homme de peu de foi*, Michel Deguy expose son exil du « pays quitté » et ses idées sur la religion, sur le Christ, sur la sainte famille, machine infernale, sur son ange gardien, sur l'humanité juive et chrétienne, et j'en passe... L'exil, c'est la décision de se séparer de la foi. Et, le « pays quitté », c'est l'espace où la foi avait jadis son refuge.

Michel Deguy, un des plus grands poètes français de la seconde moitié du XX^e siècle et un grand essayiste, répond aux nombreuses

questions que Niemiec lui pose. La religion est un sujet dont on parle beaucoup. Dans *Un homme de peu de foi*, Deguy observe :

Il n'est pas de jour, au moment où j'écris ces lignes, sans que les journaux ne donnent la parole, la tribune, aux adjurations et aux haines intestines des religions du Livre, des zélotes du triple Dieu unique, entre eux et entre soi, et aux intellectuels passionnés ou ennemis de Lieux saints, mystifiés ou démystificateurs.

Le dialogue entre les deux poètes est donc d'actualité. Il est implacable. L'homme de peu de foi ne fait pas de compromis.

Wladimir Kryszinski

Maciej Niemiec — Depuis la publication du *Thrène*¹ en 1995, la réflexion sur la religion occupe une large place dans vos œuvres. En tant que poète et philosophe, vous contestez l'emprise du religieux sur la société. Leszek Kolakowski a défini le phénomène de la religion en tant que « culte, socialement établi, du réel éternel ». Voudriez-vous commenter cette phrase, la redéfinir, peut-être ?

Michel Deguy — Je ne conteste évidemment pas « l'emprise du religieux sur la société ». C'est un fait. C'est *le* fait. L'expression est même faible : la religion est beaucoup plus qu'une « superstructure » de la société. Beaucoup plus que « l'opium du peuple » : c'est l'oxygène, le milieu, l'éther. Il n'y a grégarité humaine organisée, multitude associée, « société » et donc « peuple », que tenus par « le religieux » — indivisément, identiquement.

Ce dont il est question, et expressément depuis peu de temps (un siècle ou un peu plus ?), c'est donc de la *sortie du religieux* : est-ce possible ? Que veut dire le « il faut en sortir » ? C'est le pluriel qui est en cause ; car il n'y a pas « la société », mais *les* sociétés, les multitudes humaines, ethnies, nations hétérogènes : les *espèces*, terme préférable maintenant à celui de *racess* !

1. Michel Deguy, *À ce qui n'en finit pas. Thrène*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du xxe siècle », 1995, non paginé.

Le religieux est la barrière des espèces. L'être-ensemble (ne disons pas l'unité, ni même l'union, il ne s'agit pas de ça), la composition dite « humanité », devenue inévitable puisque le genre recouvre la terre et engloutit (d'abord « démographiquement ») l'ancienne pluralité des mondes, requiert un état que désigne le mot « paix », ou « survie », c'est-à-dire le « marché » : la guerre des religions devra cesser, la religion quitter le social pour le privé, la vie individuelle ou les petits groupes des « coreligionnaires » se reconnaissant entre eux (« frères » ; les *nous autres*). La cessation s'appelle « laïcité » !

La formule de Kolakowski ne me dit rien. Qu'est-ce que « le réel éternel » ? S'il en est un, c'est la pensée en tant que poétique et philosophique qui s'y voue. « Culte » est inquiétant. Qu'est-ce qu'un culte ? Y a-t-il culte sans sacrifice ? De toute façon, il n'y a plus de culte.

M. N. — N'y a-t-il pas d'autre transcendance que du langage ? Aujourd'hui et depuis un siècle au moins, le langage oriente sa transcendance vers le vide sans Dieu. Peut-être est-ce déjà fait avec Rimbaud et Mallarmé ? Ont-ils commencé ce geste ou ont-ils achevé cette expérience ?

M. D. — Le langage n'est ni le transcendant ni la transcendance. Il co-naît à la transcendance. Si la *transcendance* — comme son nom le fait *entendre* — est mouvement, élan, transport, emportement (« élévation », dit Baudelaire), le langage emporte et comporte, invente le *parler* (la « parole »). Au fond, le « langage » dans son être-là disponible constitué, comme s'il avait toujours été là, nous devons plutôt penser qu'il est né de la parole, en paroles, dans l'émotion d'un devenir humain, c'est-à-dire mortel, transanimal, au cours d'une très lente, vive, violente, « anthropomorphose », dans le vent de la transcendance se frayant elle-même ! Dans les grammaires, dictionnaires, et la plupart des écrits, tout cela est déposé, reposé, apaisé... Peut-être est-ce ce qu'on appelle « poésie » qui est chargé, se charge, de refaire passer, mimant la genèse, ce mouvement, ce transport à l'être ! « Le vent se lève ! » disait l'autre. Le « souffle » repasse, retrace, une sorte de mémoire de l'invention d'une langue dans son parler, le *se parler* (mythe de Babel) : Rimbaud, Mallarmé, avec mille autres (ils n'ont rien « achevé »...).

M. N. — Pensez-vous qu'il existe une sorte de nécessité de croyance chez les hommes, c'est-à-dire de croyance « structurale », construite

avec des éléments ou du ciment éthique dans un mélange propre à chaque culture et à chaque individu ?

M. D. — Le croire, la créance, la confiance (la fidélité, etc., la série sémantique est immense) sont l'éther de la pensée humaine. Si « je suspends ma croyance en », comme Descartes en fait l'épreuve diabolique en son début méditatif, il n'y a plus rien : l'être et l'étant se dissipent. Il n'y a plus que des représentations *interdites*, bouchées qui ne « passent » plus... La croyance « en Dieu », elle, c'est-à-dire en un Être supérieur, en l'Être « parfait », etc., créateur et prédestinateur des hommes pour leur « salut éternel », c'est tout autre chose. Il convient de distinguer croyance et foi. Comme le dit Freud, l'illusion a de l'avenir (même si plus personne dans nos contrées n'a cure un instant de son « salut éternel »)... Ailleurs, c'est le karma des métempsycoses et autres réincarnations, dont la croyance se détachera au cours de ce siècle : le siècle sera irréligieux ou ne sera pas. Que vous vous retrouviez à rôtir dans une « bolge » de Dante, ou réincarné en crapaud ou en buffle, ça revient au même, ce sont des mythes, et la question est de savoir ce que la pensée humaine peut *en faire* aujourd'hui. De l'art, mais pas de la croyance. L'illusion a de l'avenir, parce qu'elle a du présent : c'est le ressort au présent de la crédulité (superstition, animisme, idolâtrie, etc.) qu'il faut analyser, démonter, « psych-analyser » et remployer...

M. N. — Oui, l'empreinte de la psychanalyse sur une part de la société éduquée est devenue beaucoup plus importante que celle de la religion. Il y a des gens qui dépensent une grande part de leurs ressources pour continuer à se faire analyser pendant des décennies.

M. D. — On s'accorde en effet à estimer que la cure psychanalytique s'est substituée à la confession et à la direction spirituelle des prêtres, spécialement pour ceux qui en ont les moyens. La plupart des humains s'intéressent plus à leur plan de carrière qu'au salut de leur âme, c'est-à-dire à la suite de leur CV « post-mortem ». D'où le transfert financier de la cure des curés aux comptes en banque des pys et de leurs associations — ou des pharmaciens. L'une des conséquences est que le déficit de la « sécurité sociale » croît *infiniment* : il faut bien que le mauvais infini (Hegel²) se mette quelque part.

2. NDLR : Le « mauvais infini », chez Hegel, serait ces appétits inextinguibles — souvent de nature économique — qui sont le fait de l'individu bourgeois (dans les termes du philosophe

Que tirer de ces faits? Nos deux âmes nous donnent bien du souci : la première, la psyché névrosée, parce qu'elle est incurable ; l'autre âme, celle qui fut immortelle, parce que, même si la croyance religieuse est moins cultivée (au moins dans les sociétés dites développées, où très peu de « fidèles » se souviennent du « péché mortel »), il importe de lui conserver du *sens*, par tous les moyens de l'amour et de l'art, comme à une relique indestructible.

M. N. — La ligne peut-être la plus importante de vos livres récents, la plus exposée, c'est la question de Job : pourquoi la mort, la perte des proches, la damnation de la vie? Mais votre réponse est différente de celle que donne Job à ses amis : vous n'avez pas envie de justifier Dieu.

M. D. — Ma question n'est pas *pourquoi*. L'homme est le mortel. « Justifier Dieu » n'a plus aucun intérêt : même Ricœur en convient à la fin de sa vie. Justifier la mort par « Dieu »?

La *théodicée* est éteinte, faute de combattants. Chacun étant proche de ses proches, tous mortels, *et mourants*, la « perte » des proches est la douleur incessante. « C'est comme ça »... La littérature dit comment c'est. La mort est « inadmissible » ! L'étonnant est que l'homme soit cette passion, non pas « inutile » (Sartre), mais celle d'infliger la mort à ses « frères ». Essentiellement, obstinément, passionnément homicide ; fratricide ; parricide ; infanticide ; hominicide. Tueur en détail (« faits divers ») et en masse (*génocidaire*) ; et maintenant *géocidaire*. Cela reste surprenant.

Sexe et homicide sont liés ; indivis ; « viol » en général (viol-ence) et meurtres. De la tragédie à Freud, nous le savons. L'homme-Œdipe est *incestueux* et *parricide* ; autrement dit, sexualité et assassinat, faire mourir sont passés dans l'être, l'être-homme si vous voulez. « Pulsions » sexuelle et de mort, « destin des pulsions », comme vous voudrez dire. À échelle multitudinaire, appelons ça « domination ». (Prendre les femmes et les réduire en esclavage, etc.) Avec des pics (Sade ; l'homme « Nature »). Il n'y a pour ainsi dire pas d'autre théâtre, d'autre *film*. Hominicide et orgie.

d'Iéna). L'individu bourgeois est à jamais prisonnier du « non fini » ou « mauvais infini », puisqu'il désire toujours plus. C'est seulement quand il se *dépasse* en devenant citoyen qu'il est enfin capable de traiter son semblable non plus comme un simple moyen (susceptible de lui apporter ce « toujours plus »), mais comme une fin en soi. On passe ainsi de l'ordre de l'économie (mû par le mauvais infini) à l'ordre du politique, le bourgeois ayant été supprimé/relevé (c'est la question de l'*Aufhebung*) en « être politique ».

La question devient : en quoi, et vers quoi, la *sublimation* peut-elle « soulever » tout ça ; *Aufheben*, de « relève », de suppression transformante (non hégélienne) parce qu'elle nous sortirait de l'Histoire et de l'enchaînement destinal. La « religion » « interdit » tout cela ; barre l'humanité...

Mais la narration, l'exposition spectaculaire, les mœurs (la « vendetta » générale) entretiennent — s'entretiennent de — ce duo, cette dualité, ce que Baudelaire appelait « Duellum » (*Les fleurs du mal*) : amour et mort.

Que peut la sublimation, qui dérive, dévie, transporte... Le transport (transfert, métaphore) littéraire transporte où ? Comment ? Freud était vieux et sage, c'est le vieux sage de l'Occident. Vieillesse-sagesse n'est pas au programme des « nouveaux venus »³ de Hannah Arendt, de la croissance en jeunesse et en puissance (technique) de l'humanité. L'Âge de raison vient trop tard.

Et « en même temps », bien sûr, l'homme veut en finir à tout prix avec la mort. L'homme actuel (*homo sapiens sapiens sapiens...*), et qui devient « intelligent » au sens que la technique a donné à ce mot (voiture « intelligente », drone, robots « intelligents », etc.), sens qui n'a rien à voir avec le *juger raisonnable*, et donc avec la justice et la justice... (adieu !), cet homme-là, dis-je bien, veut en finir avec la mort par la Science. Comment il va y arriver, c'est intéressant à conjecturer : par eugénisme, euthanasie, et en général par euphémisme (par *eu*-⁴, tout à fait en général). « En attendant », et dans ce but, la recherche (« *fatum* de l'humanité », disait Primo Levi), c'est-à-dire la part croissante énorme de l'« Argent », des « budgets », autrement dit du Profit, s'y emploie. L'autre part est pour le plaisir : les hommes veulent tous devenir *riches*, pour les plaisirs et pour acheter la longévité abolissant la mortalité.

M. N. — À quel point considérez-vous que vos réflexions sur la religion — souvent négatives — expriment un résultat intellectuel qui accompagne sans doute l'implosion de la *conscience du religieux* dans la société occidentale, et à quel point sont-elles une résultante de votre vécu personnel ?

3. NDLR : Il s'agit des enfants qui, comme le dit Arendt, « déferle[nt] [sur le monde] à chaque nouvelle génération », ce qui pose le problème de l'éducation. Voir : Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1989 [1961/1968], p. 238.

4. NDLR : *Eu-* est un élément du grec qui veut dire « bien ».

M. D. — Je suis un « contemporain ». Je pense (c'est plus que « réfléchir », qui est circonstanciel) en vivant parmi, avec, pour et contre. Si mon « vécu personnel » ne me paraissait pas pouvoir intéresser des contemporains par des considérations partageables, et, en somme, tournées vers ce qui *nous* importe, je cesserais de « travailler ».

Cependant, avouons-le, il est de plus en plus difficile d'éveiller l'intérêt, d'obtenir l'attention d'un « milieu » en ne proposant pas de roman, en ne faisant pas de film, en ne participant pas régulièrement à des « émissions »...

M. N. — Dieu, selon vous, n'existe que grâce à la langue humaine : « La chair s'est faite verbe », disiez-vous ; ou dans le poème du recueil *Desolatio* (2007) : « Ce qui n'est pas de ce monde / est de ce monde ». Mais on en sait assez peu de ce monde, sauf qu'un jour il va tuer chacun de nous. Comment donc définir la situation actuelle de l'écriture poétique envers la religion ? Une religion à rebours ? Est-ce que le grand jeu esthétique peut se charger du sens impossible ? La langue était-elle nécessaire pour que Dieu puisse exister ? Est-ce donc vrai, ce que saint Jean a dit : « Au début était le Verbe » ?

M. D. — Certes pas une « religion à rebours ». Mais une profanation, une *déposition*. Que veut dire « déposer » ? Il ne s'agit nullement d'« envoyer promener », de renvoyer au non-sens, au plus-de-sens, ce qui a été imaginé, pensé, cru, œuvré par les humains en quelques milliers d'années, qui constitue plutôt le trésor. Et particulièrement les grands monothéismes récents, qui subjuguent les trois quarts de l'humanité. Il est plutôt question de transformer notre relation pensante à ces « trésors », que j'appelle les reliques. La grande affaire est celle des reliques. Mais il ne s'agit pas du tout du traitement *culturel*, mondialisé, qui emporte tout.

Les reliques sont dans la langue, dans le devenir de l'art, dans une mutation du *croire*, dans une phénoménale *translatio* que la « poétique pensante » doit veiller, interroger, pressentir, « envisager », soupçonner, dans un esprit de « résilience » pas du tout réactionnaire.

Première remarque : il s'agit de l'émancipation du sens par rapport aux *faits*, aux « sources ». La question n'est plus de savoir « ce qui s'est passé », en sauvant l'« invraisemblable » grâce à des « témoignages véridiques » dont on perquisitionne la fiabilité... mais de répondre à la question : « que veut nous *dire* » l'esprit humain qui transporte du sens par des récits. Je saute sur un exemple « sous la main » pour

me faire comprendre vite ; l'exemple est celui d'une gravure aimée, de Dürer, dans mon bureau, laquelle « imagine » la rencontre de saint Eustache et du grand cerf christophore. Qu'un chevalier ait, ou non, rencontré « effectivement », tel matin de chasse en forêt, un dix-cors portant un crucifix dans ses « bois », ô miracle, n'a aucune importance. Je ne vais pas donner du temps et de la « recherche » à la vérifiabilité d'un « fait » (de toute façon qui ne put « avoir lieu »), ni à l'histoire de sa légende (sûrement intéressante). Ce qui importe, c'est le « sens » ; donc la paraphrase dans laquelle nous recevons et accompagnons l'icône d'Albert Dürer. Le chasseur tombe à genoux ; croise les mains ; la piété succède à la terreur. Le massacre s'arrête. L'animal magnifique fait apparition. La relation « chrétienne » à l'être (re)commence. Ce qui n'est pas de ce monde (un meilleur monde possible) éclaire celui-ci.

M. N. — Chez Simone Weil on trouve cette phrase : « Nous ne vivons pas dans un endroit où Dieu existe. » On peut penser ici à la cosmologie des valentiniens⁵ (décrite dans *Adversus hæreses* par Irénæus⁶), dans laquelle Dieu, élevé, est séparé de nous par les douze éons du Plérôme, qui restent, chacun, infranchissables même à notre imagination. Le monde a été fait par le Démon, lui-même une création inachevée de Sophia (la dernière, et déjà aliénée, émanation de Plérôme), et la création du monde du Néant fut une catastrophe cosmique provoquée par l'orgueil de Sophia. On trouve dans le manichéisme une cosmologie plus ou moins comparable — l'idée de deux Dieux : le Dieu inconnu, celui du Bien, éloigné de nous, et le Dieu démon de ce monde, qui voudrait être le bon Dieu, mais qui malheureusement est un peu flou. Et si c'était ainsi ? Czeslaw Milosz, face à la question « *unde malum*⁷ ? », n'était pas éloigné de ce concept manichéen, sauf dans la dernière période de son écriture, quand il a retourné ses réflexions vers le catholicisme orthodoxe.

M. D. — Le manichéisme, le valentinisme, tout ce que vous voulez : une splendide théologie parmi les autres, c'est une des inventions

5. NDLR : Les valentiniens étaient les disciples de Valentin, maître de la gnose, né au II^e siècle.

6. NDLR : *Adversus hæreses* [Contre les hérésies] est un ouvrage de saint Irénée, évêque de Lyon, né vers 130 après J.-C.

7. NDLR : « *Unde malum* ? » [d'où vient le mal ?] est une question qui a hanté maints penseurs, dont saint Augustin (voir *Confessions*, livre VII, chapitre 8), et qui est reprise par Czeslaw Milosz dans un poème intitulé justement « *Unde malum* ».

humaines de l'image-Dieu « créant l'homme à *son* image ». La « création » est ce que les théologies mythologisèrent toutes (Simone Weil, que vous citez, aimait la *genèse* esquimaude « Au commencement le corbeau désirait dans la nuit éternelle... et la lumière fut »...).

Ex nihilo veut dire « en rien », avec (du) rien : le *nihil* est la « matière », création « de » rien, non pas comme de sa provenance, mais comme son *en quoi*. Donc ce qui est fait avec du vent, du vide, du non-étant, du « néant ».

La « création » est le passage du néant à de l'étant-être, qui *consiste* en ce rien ; comme Hölderlin le dit : « En bleu adorable fleurit ». C'est une manière de penser la parole (*légeïn*) : au commencement était la parole, la chair, mortelle, se faisant verbe pour le dire.

M. N. — Jean-Luc Marion (considéré comme un philosophe antideridien) a écrit : « Je crois en Dieu non parce qu'il existe, mais parce que Dieu est Dieu. » S'il suffit que Dieu soit Dieu, il n'est pas obligé d'exister. Est-ce une pensée proche de celle de Simone Weil : que nous ne vivons pas dans le monde où Dieu existe ? Ou simplement que notre verbe *exister* n'atteint pas Dieu.

M. D. — Dieu, c'est Dieu ; d'accord, c'est la belle tautologie. Malheureusement, les religions ajoutent « et Untel est son prophète ! » En effet, Dieu n'existe pas, c'est ce que soutient Kant (et en France Jules Lagneau⁸ : « Dieu ne peut être dit exister »). Pour Kant, existence égale *expérience*. Dieu n'est pas une chose, même suprême. Nous ne vivons pas dans un monde où Dieu existe ; et comme il n'y en a pas d'autres... Ce qui n'est pas de ce monde entre dans ce monde, par le refus (« l'hérésie » ?), pour être de ce monde... L'être de « Dieu-est-Dieu » n'est pas un étant ; l'*ens realissimum* des médiévaux ne lui convient pas. Et notre « Idée de la perfection » ne le fait pas être... autrement qu'en pensée. Il n'est ni ceci ni cela.

M. N. — Le dualisme existe dans nos réflexions sur la nature (il y a le « mauvais » : virus, insectes, tsunamis, etc. ; et en même temps le « bon », c'est-à-dire la lumière, les fruits, les légumes, etc.). On le retrouve dans la théologie : bien et mal, chair et esprit, grâce et péché, ciel et enfer, salut et damnation. L'idée de purgatoire et certains dogmes catholiques relativisent cette dichotomie.

8. NDLR : Jules Lagneau (1851-1894), philosophe français, dont Alain fut le disciple.

La théologie négative vous semble-t-elle capable d'ouvrir un accès à l'« anthropologie négative » ? « Judéité », dites-vous dans votre livre *Un homme de peu de foi* : quelle est votre acception de ce terme ?

M. D. — « Anthropologie négative » ? Pourquoi employé-je cette locution ?

Aucun prédicat empirique anthropologique « phénoménologue » n'est commun, ne peut entrer dans une définition positive de l'homme. La *Science* fournit maintenant de l'expérimental (ADN, hématologie), mais ce n'est pas phénoménologique : la religion n'y arrive pas ; ni la métaphysique. Qu'est-ce qui est commun ? Rien. Le rien est commun ; nous (n')avons rien en commun. « Rien de commun ». L'anthropologie négative serait ce mouvement « apophatique⁹ » qui, écartant tout « universel facile », remonte vers une détermination négative, vide, de l'humain. L'identité est l'altérité absolue. « Tout autre est tout autre » (Derrida). Le « profit » de cette médiation est de chercher à *pratiquer* la voie d'une *tolérance* absolue.

La judéité est donc une singularité et une particularité. Le peuple juif fait *alliance* de faire exception. L'autre est non-juif (*goy*) ; « gentil ». Or l'humanité démographique n'est pas juive, à l'exception des juifs. La « dispersion » de chaque Nation, citoyens et membres de telles nations, indique-t-elle quelque chose de futur, de « possible », quant à la relation « intérieure », interne, entre soi, des humains faisant société avec leurs minorités ? Comment devenir « frères » ?

M. N. — Peut-être, encore une fois, faut-il croire en le développement de la conscience morale particulière en chaîne ? La judéité ne mène pas au prosélytisme, il n'y a pas de mission telle dans le judaïsme. Pourtant un rabbin peu orthodoxe, Marc-Alain Ouaknin, en analysant l'histoire du rabbin Sabbataï Tzvi, qui se convertit à l'islam (XVII^e siècle), a fait cette remarque, dans le contexte du mouvement des sabbataïstes : il faut que tous les juifs deviennent des marranes.

M. D. — Que signifie « développement de la conscience » ? Et « en chaîne » ? S'il y avait quelque chose comme un niveau de conscience moyen évaluable, statistique, de la conscience morale et de la perspicacité humaine, on constaterait plutôt un abaissement : la conformité

9. NDLR : « Apophatique » se dit d'une théologie qui cherche à connaître Dieu en partant de ce qu'il n'est pas plutôt que de ce qu'il est.

grégaire, la propagande formidable de la *doxa*, empire médiatique de la correction politique et idéologique, annulent les effets de l'éducation individualisante, de la formation, qui peut emmener un par un quelques êtres jusqu'à la *sophia*, ici entendue au sens socratique du sage-savant (*sophos*) qui sait-qu'il-ne-sait-rien. Quant à la judéité, elle favorise un sentiment d'élection (Israël), c'est le moins qu'on puisse dire. Même si le prosélytisme est mis en sourdine, il vaut mieux être juif que de ne pas l'être.

M. N. — Une ancienne chanson yiddish commence par la prière : « Je te remercie, Dieu de colère [...] ». Il n'est pas sûr que Dieu soit uniquement le Bien, comme dans le catholicisme moderne.

M. D. — Je ne comprends pas bien. Dieu n'est pas le bien chez Platon, c'est le Bien (*Agathon*) qui est dieu. Quant au rapport de la religion et de la morale, je vous propose cette formule, pour moi définitive. Ne pas dire avec Dostoïevski : « Si Dieu n'existe pas, tout est permis ! » ; mais à la place : « Puisque Dieu n'existe pas, rien n'est permis. » Tel est mon théorème.

M. N. — Existe-t-il une relation entre la guerre et la religion ? Les deux guerres mondiales du xx^e siècle n'étaient pas religieuses ; elles avaient pour cause l'idéologie et les ressentiments nationaux.

M. D. — « Il n'y a de guerre que de religion » (Alain). Ceux qui ne voient pas par où les deux guerres mondiales le furent n'ont qu'à chercher davantage : l'histoire tend à se laisser résorber en mémoire, et, avec les décennies, la mémoire retient surtout de Hitler « l'extermination des Juifs d'Europe », autrement dit sa passion et sa folie antisémite, antijuive, anti-Sion.

Qu'est-ce qu'un peuple ? C'est son dieu. Ou plutôt, pris dans l'autre sens : qu'est-ce qu'un dieu ? C'est un peuple. « Dieu des armées » ; la puissance et la gloire : la sécularisation des grandes formulations théologiques « révèle » leur signification.

L'alliance en laquelle consiste un peuple est « religieuse ». Israël en est le modèle. Et le *Volk* heideggérien une variante. « *My God & my weapon* » fait le credo actuel d'un Américain de base. Les « alliances » se heurtent, se détruisent ; et en même temps chacune de son côté se défait : guerre intestine, « civile », religieuse. Les musulmans se tuent plus « entre eux », sunnites contre chiites, qu'ils ne font de victimes

en dehors de l'Islam. Une seule solution : « la sortie du religieux ». Mais, si jamais elle se faisait, que trouverait-on à la sortie ?

M. N. — Peut-être qu'il existe une période de l'expansion, de la jeunesse combative de chaque religion ? Pourtant le christianisme a eu besoin de nombreux siècles pour calmer le jeu de sa barbarie militante. Mais, après les guerres de la Réforme, le christianisme est devenu une religion non violente.

M. D. — L'Ancien Testament et le Coran racontent des guerres, des combats, des « victoires ». Simone Weil disait : « C'est la version des vainqueurs. » Les vieux se fatiguent, mais pas les jeunes ; les « jeunes croyants ». Arendt disait les « nouveaux venus ».

Le militant moderne ne croit sans doute plus au baptême forcé ; et le martyr est redevenu préférable à la croisade : les pasteurs évangéliques coréens abattus au Yémen par des islamistes (qu'allaient-ils faire dans cette galère ?) « témoignent pour leur foi » — une foi qui ne peut plus emprunter les fourgons de la puissance coloniale. Mais pourquoi qualifier rétroactivement le catholicisme de « barbare », puisqu'il avait pour but de convertir « les barbares » ? *In hoc signo vinces*¹⁰.

Les guerres de religion européennes (Réforme, contre-réforme) ont eu lieu en effet. Le christianisme est devenu « non violent », jusqu'à effacer le grief de « déicide » des impopulaires¹¹ du Vendredi saint. Ce qui ne veut nullement dire qu'il pense la non-violence comme Gandhi ou Levinas, d'une autre source. La violence inquisitoriale lui est devenue extérieure. Quant à l'islam, qui punit le blasphème et où le despote est de droit divin, il n'est donc pas encore entré dans son XVIII^e siècle.

Maintenant, prenant mes risques, je voudrais généraliser et radicaliser encore davantage ma pensée, pour que vous n'espériez pas me rejoindre sur un compromis.

Le *néhilité* comme exigence et épreuve n'a pas été à son accomplissement, n'a pas été poussé assez loin, jusque-là où le grand

10. NDLR : « Par ce signe tu vaincras. » Constantin affirme avoir entendu cette phrase et avoir vu le signe en question — soit le *chrisme*, qui est le symbole entremêlant les deux premières lettres du mot « Christ » — avant la bataille du pont Milvius en 312, près de Rome. Sa victoire, il l'attribuait ainsi au Dieu des chrétiens, dont il a par la suite interdit la persécution sur les territoires qu'il dirigeait.

11. NDLR : Les « impopulaires » désignent des chants faisant partie de l'office de l'après-midi du Vendredi saint. Il s'agit de reproches — le mot latin *improperium* signifie « reproche » — formulés par le Christ à l'endroit des Juifs, accusés de déicide.

méchant *néant* se renverse, *peut* se renverser, sous la constance et l'endurance de la pensée, en vérité du rien, du *rien commun*; en ressource tenue de la négativité, en rayonnement de tolérance absolue entre les hommes — révélation qu'on peut entrevoir parfois à la splendeur des œuvres de Mallarmé.

Il faut faire mourir davantage les dieux, ou, puisque les *divinités* ont remplacé les dieux, pourchasser, « profaner » mieux les divinités, les absenter. Car il y a non pas La Mort, mais le mourir (et je dirais aussi : non pas L'Amour, mais l'aimer). Heidegger nous appelle « les Mortels »; mais c'est encore trop mythologique. Il faut nous appeler *les mourants* : communauté de condamnés périssant ensemble — mais pas tous ensemble, à cause de l'âge et du hasard, qui séparent les survivants infatués de leur survivance et qui se croient moins mortels, voire non mortels, parce que « la médecine fait des progrès ». « Vieillir », au sens du devenir *sage*, ou, ce qui revient au même, *raisonnable*, c'est, comme le tentait à son tour Freud il y a un siècle, lutter contre « l'illusion ». L'illusion ne fait qu'un avec le grand jeu de l'imagination. Et donc l'art et la superstition sont jumeaux (art sacré ?) — « frères ennemis » ? Vieillir en art et en sagesse, c'est quitter même la mise en scène des *Allégories*, pour une nouvelle alliance de l'abstraction et de la figuration; un nouvel âge de l'imagination ou préfiguration, inventant ses *fables* comme Kafka : le contraire de la « remythologisation », à laquelle nombre d'artistes, en particulier gens de théâtre, disent aspirer.

Le poème *montre l'exemple*; *i. e.* il montre ce qui fait voir, que j'appelle volontiers le « voyant »; et comment il le fait « voir » en le disant, par les « images », *logiques*, non iconiques, non photographiques, de l'imagination. Ce *faire voir* par l'imagination n'est pas un *faire croire*, dans le sens de ce qu'on croit croire en croyances religieuses.

Contourner la superstition des croyances tout en inventant ou en maintenant le sens, le ce-que-ça-peut-dire. Montrer ce qui fait voir, c'est « montrer *comment c'est* » (disait Beckett). « Clairement et distinctement », disait Descartes; ce qui fait deux opérations et deux tâches. Et donc *en même temps* montrer comment s'y prend l'écriture qui fait voir; distinguer de l'imagerie photographique l'opération de la pensée, qui compare en rapprochant les différents. Or l'image visuelle, l'image au sens télévisuel, règne sur et régit l'opinion, le sens commun, au point d'avoir fait oublier le sens ancien de l'image : la gigantesque, planétaire, domination du boniment publicitaire assimile le rêve à la magie, la pensée à l'imagerie technologique. La

publicité *est* mensongère ; et son empire est celui d'une propagande capturante incessante, sans frontière, comme aucune idéologie totalitaire n'en eut jamais.

C'est « comme ça », dit le poème ; c'est-à-dire que c'est comme ce que le voyant (le voyant « lumineux », le phénomène lui-même qui s'allume en manifestant « comme quoi » sont les choses) dévoile de cette *essence* (*Wesenschau*), qui peut s'étendre à « tout » par l'imagination. Le *comme ça* est veillé, contrôlé, par le *comme si* critique. Formule générale : « C'est comme si c'était comme ça. » Voilà ce que propose la fable, la parabole, la figure. Maintenant et à jamais vous verrez en figure ce comme quoi vous êtes.

La tâche désillusoire, de clairvoyance et de critique, est la même en politique. Ainsi, « Liberté, Égalité, Fraternité » ne sont pas des idoles — et la devise n'en serait crépusculaire que si elles étaient des idoles. La Justice, avec ou sans majuscule, n'est pas une idole : l'idéation et la sublimation travaillent ensemble. « Désidéologiser » ne signifie pas désidéaler.

L'idéal est tendu et tenu par la pensée pour que la juris-prudence ajuste son intelligibilité au cas : rende la justesse.

Lutter contre l'*apothéose*, ou déification du Pouvoir, et de tout ce qui colle magiquement à lui, est la tâche générale. L'injonction républicaine d'Alain savait la résumer : « Le citoyen contre les pouvoirs ! » ; qui n'est aucun antidote magique, et ne se confond pas avec l'autre superstition sectaire qui est de l'anarchie.

Voici les trois foules des croyants, la télévision nous les « produit » tous les jours. Pourrions-nous en être ?

— Place Saint-Pierre, entre les bras de la colonnade et ceux de la bénédiction papale ;

— en volutes blanches autour du vortex de la Pierre noire à La Mecque ;

— et les têtes hochées contre le mur des Lamentations à Jérusalem.

L'expression « sortir du religieux » rassemble toutes ces tâches... « Sortir du religieux »... Mais comment en sortir ? Ils s'y font plutôt rentrer les uns les autres par la surenchère des convictions adverses, la violence des apostasies réciproques — si j'ose dire...

Que devient le « Quadriparti » heideggérien¹² ?

Les hommes ne sont plus les Mortels, mais les mourants.

12. NDLR : Le Quadriparti — *Geviert*, en allemand — désigne ce qu'on pourrait appeler les harmoniques de l'Être que sont la terre et le ciel, les hommes (c'est-à-dire les Mortels) et la divinité (ou les dieux).

Les dieux ne sont pas assez morts. Si leur perte se change en reliques, que la pensée, « herméneutique », sait entretenir, alors « leur défaut pourrait nous secourir »...

La terre se retire sous les coups de son exploitateur : *réfractaire*. La terre excédée ne peut plus « refroidir ». Elle s'insurge contre la mondialisation technologique.

Le ciel ne tombe plus du ciel. Il faut le remonter, le retendre au-dessus de nous. C'est lui qui nous montre que le *monde* (*Welt*) où nous nous extasions n'est pas l'« environnement » (*Umwelt*), ni la sommation humaine de tous les environnements animaux, végétaux, minéraux reconditionnés. Mais la grandeur, l'ouverture, la clairière.

Alors « être à la mort » — souvent traduit en « pour la mort » ?

Non. Le *pour mourir* se renverse en *mourir pour*. Le mystère est du POUR. Raphaël¹³ est mort « pour » nous. C'est insensé ; mais, si nous ne rendons pas sensé ce *pour*, la désolation est sans remède. Le Christ n'est pas Dieu ; Dieu n'est pas Dieu. Il ne s'agit pas non plus de son apothéose. Mais son annonce est à rapatrier ; la prendre au mot, vraie pour chacun, serait la comprendre : changer son exception en possibilité commune.

Qu'est-ce que « pour » ? Pour... « nous », ceux qui continuent à vivre ; ceux qui vont vivre ; c'est tout simple. Tous les mourants meurent pour ceux qui pourraient dire « nous » en continuant.

M. N. — Considérez-vous ce qui dans votre écriture n'est pas directement poétique plutôt comme systématique ou bien comme fragmentaire ?

M. D. — C'est une pensée dont la « poétique » est la « méthode » ; l'organon. Qui cherche à proposer des « théorèmes » et des axiomes. Par exemple, en ce moment, à formuler des « *Édits de tolérance* ». Chacun se donne en fragment : fragment d'un ensemble qui cherche à faire cohérence. Non pas *more geometrico demonstrata* (Spinoza), mais « *more poetico monstrata* ».

M. N. — Dans vos écrits vous revenez plusieurs fois sur les mots « poésie » et « poète ». Une de vos formules les plus connues est : « le poète que je cherche à être ». Pourriez-vous confirmer que cette expression demeure significative pour vos recherches ?

13. Chacun murmurerait ici le nom de celui, de celle, qu'il aimait et qui est mort.

M. D. — Oui, « le poète que je cherche à être »... Manière de dire que ni socialement, ni professionnellement, ni « habituellement », nul ne peut plus proclamer « *Anch'io sono poeta*¹⁴ ! » Mais : j'ai affaire à la poésie, à son histoire, à ses « poétiques »... à ses combats.

M. N. — Dans plusieurs langues, et en polonais, il n'y a pas de forme *moi* en fonction de superposition au *je*. *Moi* n'existe pas en tant que pronom personnel, mais seulement en fonction de génitif. Dans les livres de Freud, on le traduit par un mot d'origine latine, « ego », le mot d'ailleurs est bien assimilé en polonais depuis plusieurs siècles. Il nous échappe ici en polonais quelque chose d'important ?

Selon Jacques Lacan — disons cela simplement — le *moi* représente le *je* « idéal », que le stade du miroir transforme, et finalement le *moi* rentre en conflit avec le *je*. Est-ce le jeu à partir duquel l'écriture littéraire et la poésie commencent à s'endetter vis-à-vis de la psychanalyse ?

M. D. — Le *moi* a nécessairement lieu en polonais, en anglais, en tamoul... La « première personne », impliquant (par exemple dans le serment, et en général dans le « performatif ») le locuteur en tant que « Je = est celui-qui-parle à ce moment de l'énonciation », n'est pas facultative, quels que soient ses *shifters*¹⁵. L'indicateur varie, bien sûr. En latin la désinence verbale, sans « pronom », suffisait : *cogito*... Nul idiome n'échappe à l'âge « moderne » de la subjectivité. Le *self-service* est même devenu mondialisé ! Un phonème indicateur suffit dans le dialogue avec l'autre-Je, les Autres¹⁶. La psychanalyse est traduite en polonais... le *moi* est traductible.

14. NDLR : « Moi aussi, je suis poète. »

15. NDLR : « *Shifters* » — « embrayeurs » en français — désigne des éléments linguistiques qui n'ont pas de référent stable. Ainsi, dans la phrase « je viens ici demain », il y a trois *shifters* : « je », « ici » et « demain ». Pour saisir le sens exact de cette phrase, il faut connaître l'identité de la personne qui parle, le lieu dont il est question et la date à laquelle la phrase a été prononcée.

16. NDLR : On peut peut-être voir ici une allusion au « Je est un autre » de Rimbaud.